

Dictée du lundi 7 mai

Un balcon en forêt. Julien Gracq | Domaine français (1958)

1939, ce sont les premiers mois de ce que l'on appellera la drôle de guerre. Période de suspens, d'attente particulièrement dans les Ardennes où l'aspirant Grange a pour mission d'arrêter les blindés allemands si une attaque se produisait. A la fois île déserte et avant-poste sur le front de la Meuse où montent des signes inquiétants.

Un souvenir de Julien Gracq dans Les Carnets du grand chemin :

"Lorsque nous partîmes en mai 1940 pour la Hollande — une des pièces maîtresses dans la stratégie du général Gamelin — nous débarquâmes du train le 13 dans le soir avancé à proximité de St-Nicolas d'Anvers et nous passâmes le reste de la nuit sur l'herbe du bas-côté de la route. Le matin fut radieux. Nous marchions par une petite route de terre vers le bourg de Sinai ; la luxuriance de la campagne flamande m'éblouissait : après les resserres à fumier de la Lorraine, les tourbières de la Canche et de l'Authie, on allait enfin cantonner dans le pays de Cocagne. Le bourg était si récuré, si net, qu'il paraissait vernissé; il m'échut une chambre fraîchement lessivée, à édredon rouge: j'étais si fatigué que je me coulai séance tenante entre les draps. Mais je n'y trouvai pas le sommeil. Par intervalles espacés, maintenant que le remue-ménage de l'installation s'était tu, le bruit du canon, tellement inattendu pour nous si loin de la frontière, éveillait le silence de cette chambre de **béguinage**. La joue collée voluptueusement à l'oreiller, aussi frais qu'un oreiller proustien, je tentai un moment de croire à quelque **combat naval** en mer du Nord, mais un planton me tira **incontinent** du lit. On partait, en catastrophe, abandonnant dans le village à la garde d'un sergent nos cantines et tout notre convoi de voitures. En quelques minutes, l'**atmosphère** avait changé: l'urgence, l'**incohérence** de cette fuite en avant, le **décombre** de nos bagages sur les bas-côtés, où déjà s'attroupaient des Flamands goguenards, tout avait soudain une odeur de désastre. C'était le moment tout juste où les Allemands passaient la Meuse à Sedan.

St-Nicolas d'Anvers, tous feux éteints, grouillait de troupes emmêlées, silencieuses dans le noir; la rue principale n'était qu'un long embarras de voitures. Nous apprîmes qu'Anvers était déjà sous les obus, et qu'on minait en hâte le tunnel routier de l'Escaut. Mais, au lieu de suivre le chemin de la grande ville vers laquelle le feu aurait dû nous aspirer, nous prîmes droit au nord, et bientôt nous fîmes route dans le désert d'une campagne qui semblait inhabitée, tant elle était sourde et muette. A droite, nous longions des bois de pins très sombres qui devaient être les dernières avancées de la Campine. A gauche, la route, qui bientôt devint digue, dominait un pays bas où l'œil ne saisissait aucune ligne, aucun objet discernable, mais d'où montait une faible haleine mouillée qui parlait de la mer. La solitude brusque, le silence sans fond faisaient penser aux changements à vue du rêve, où une porte qu'on pousse se change en tapis volant, donne instantanément sur un autre climat, une autre contrée, une autre époque. La troupe déjà **harassée** (c'était notre première marche depuis des mois) cheminait sans souffler mot ; aux haltes, les hommes tombaient sur le dos, entraînés par le poids du sac. La fatigue, l'insomnie rendaient irréallement la contrée inconnue où nous pénétrions : ni village(s), ni maison(s) au long de notre route, rien que ce goût de mouillure d'une étendue liquide invisible, ce silence qui semblait **émerger** d'un en deçà des temps. Un moment, nous marchâmes vers un point de l'étendue noire où, à intervalles espacés, s'allumait une lueur masquée; le sillage d'un fracas théâtral enjambait la voûte de la nuit pendant de longues secondes, s'éteignait, puis un point rouge à peine perceptible se rallumait sans aucun

bruit à l'horizon: cette balistique alanguie et abstraite fonctionnant au cœur des ténèbres ne s'accordait guère pour mon inexpérience avec l'idée d'un tir d'artillerie lourde. Nous passâmes à l'aplomb de la voûte de vacarme. Puis nous laissâmes dériver peu à peu la source lumineuse intermittente sur notre arrière comme un bateau-feu, et de nouveau ce fut le silence noir: la nuit ressemblait à une traversée de la mer. Comme se levait à peine le petit matin gris, nous arrivâmes à un bourg, presque une villette même, avec sa grand' place pavée, mais une villette naine aux maisons de poupée, aux portes qui semblaient ne livrer passage que de profil : Kieldrecht. On s'attendait presque à en voir sortir les **magots** naïfs et mécaniques, à sabots vernis et pipes de porcelaine, qui peuplent un des contes d'Edgar Poe : c'était le bourg de Vondervotteimitis — mais il était trop tôt encore pour les **santons** indigènes; il n'y avait âme qui vive dans les rues. Là-dessus le bataillon se disloqua et les sections voguèrent chacune vers leur emplacement de combat, au travers d'une sorte d'Eden pastoral dont le souvenir enchanté peuple encore les pages de La Sieste en Flandre hollandaise. Nous fîmes encore sept à huit kilomètres, en file indienne sur la crête des digues gazonnées; enfin mon guide (nous n'avions pas de cartes des Pays-Bas) me désigna le polder dont j'avais à assurer la défense avec mes vingt-cinq hommes contre des "engins mécaniques amphibies susceptibles de traverser l'Escaut": une immense pelouse d'un bon kilomètre carré, cernée de ses peupliers comme la cuve d'un stade de sa haie d'oriflammes, et paisiblement habitée de ruminants déjà à l'ouvrage. On n'entendait pas d'autre bruit, dans ce séduisant bout-du-monde, que le meuglement des vaches laitières et le froissement de la petite brise de mer dans les peupliers: désorienté par ce champ de bataille bucolique, mais un peu dépeuplé, car je n'avais de voisins qu'à un bon kilomètre, j'adressai quelques mots d'encouragement à mes hommes et je les assurai que sur la crête des digues nous n'avions rien à craindre des chars (sic). Mais ils ne semblaient guère en souci des chars, ou plutôt ils dormaient déjà debout: trois minutes plus tard, toute la section ronflait vautrée dans l'herbe juteuse: des chars amphibies fantômes, nul ne vit jamais trace. Ce déraillement onirique, qui nous rejetait d'un seul déclic hors du sentier de la guerre au moment même du "baptême du feu", cette marche fourvoyée à travers des champs d'asphodèles dont l'Histoire n'était plus que le songe insignifiant sont restés dans mon esprit comme un trip virgilien dont je demeurai longtemps drogué: perque domos ditis vacuas et inania regna (à travers les demeures vides et le royaume désert de Pluton). Julien Gracq, Carnets du grand chemin, p.139 et suivantes)

- Saint Nicolas d'Anvers : (?) une église st Nicolas à Anvers : une ville belge se nomme st Nicolas ...
- Le pays de Cocagne : « C'est un pays de Cocagne »

Cette locution proverbiale est une allusion à ce fameux pays de Cocagne qui n'a existé que dans l'imagination des Napolitains (qui disent cuccagna), où l'on devait trouver tout ce qu'il était possible de désirer. L'idée de ce pays est une réminiscence de l'âge d'or chanté par les poètes grecs. Chez les Latins, Ovide définissait par ces mots un pays rempli de délices.

Cette expression sert de titre à un tableau du XIII^e siècle, où l'auteur raconte qu'étant allé à Rome, il fut envoyé par pénitence dans un pays tout particulier qu'il dépeint ainsi : Ce pays a nom Cokaingne, [Tableau de Bruegel l'Ancien (1567)]

"Qui plus i dort, plus i gaigne."

Le mot de Cocagne fut, paraît-il, introduit en France en 1688. On l'écrivit d'abord cocaigne, cokaigne, cokaine et coquaigne ; il tirait son origine du substantif latin coquina, qui veut dire cuisine, bonne chère, venant lui-même du verbe coquere, qui signifie faire cuire. L'idée de cuisine fait donc le fond de cette origine, qui semble être la meilleure.

VOCABULAIRE :

- **Incontinent :**

- adjectif et nom
 1. Littéraire : Qui manque de retenue, de modération.
 2. Qui ne peut contrôler ses émissions de matières fécales ou d'urine.Ex : Un enfant incontinent.
- adverbe
(latin in continenti tempore, dans un temps continu)
Littéraire. Sans le moindre retard ; aussitôt, à l'instant
ex : Partir incontinent.

- **Le décombre :**

A : **Au sing.**, rare, littér. Ce qui reste après la destruction d'un édifice. "À l'angle de la cour, ainsi qu'un témoin sombre, Un squelette de tour, formidable décombre (Hugo). ... la guerre était venue, et la vie s'en était retirée" (...). "Je regardais passer sous mes yeux dans une rêverie ce décombre de mer," Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, 1951,.
B : **Au plur.** Décombres. Débris qui restent sur le terrain après l'écroulement d'une élévation rocheuse ou la démolition d'un édifice.
Ex : Un amas, un tas, un monceau de décombres.

- **La Campine :** La Campine (en néerlandais De Kempen) est une région qui se trouve partiellement en Belgique et partiellement aux Pays-Bas. Elle est située dans les provinces du Limbourg, d'Anvers (Belgique) et dans le sud du Brabant-Septentrional (Pays-Bas).
La campine est mentionnée dans le livre de Simenon "la maison du canal".

- **Des magots :**

- **Sens 1 :** Macaque que l'on trouve en Afrique.
Synonyme : singe
- **Sens 2 :** Somme d'argent que l'on conserve précieusement.
Synonymes : épargne, pécule, bas, trésor.

- **Luxe, luxure et luxuriance :**

- **Luxe,** Du latin luxus (« débauche, excès, faste »), déverbal de lucere, luxi (« reluire, briller, être éclatant »), dérivé de lux (« lumière », « éclat brillant, illustration, lustre, gloire, ornement »).
- **Luxuriant / Luxurieux**

Emprunté du latin luxuria (excès, profusion), **la luxure** est un des sept péchés capitaux, qui s'oppose à la chasteté. L'adjectif associé est luxurieux, « qui s'adonne à la luxure, aux plaisirs de la chair » puis « qui incite à la luxure, sensuel ».

Ex : Un regard, un livre luxurieux.

On se gardera de faire la confusion avec l'adjectif **luxuriant** d'étymologie voisine (emprunté du latin luxurians) mais signifiant « qui pousse en abondance » (en parlant des végétaux) et, au sens figuré, « qui déborde de richesse, de vigueur ». Le nom associé est la luxuriance.

Ex : Une végétation luxuriante (= foisonnante, abondante, exubérante).

- Il fut un temps où l'adj luxurieux avait les deux acceptions. Il n'a conservé que le 2^{ème} à l'apparition de luxuriant.

Un balcon en forêt. Julien Gracq. 1958

Résumé

À l'automne 1939, l'aspirant Grange rejoint dans l'Ardenne son lieu d'affectation, une maison forte située dans la forêt, près du village de Moriarmé. Alors que la présence de la guerre ne se manifeste guère que sous la forme d'une menace abstraite et vague, Grange passe ses journées entre la forêt, la maison forte, le village, et bientôt la maison de Mona, une jeune femme qu'il a rencontrée dans les bois et dont il est devenu l'amant. L'espace et le temps semblent peu à peu se déréaliser et le monde acquérir pour Grange une tonalité poético-onirique de plus en plus marquée.

Le 10 mai 1940, les Allemands lancent leur offensive dans les Ardennes. Mona s'en va en même temps que les autres habitants de Moriarmé. Resté seul avec trois soldats sous ses ordres, Grange est blessé lors de l'attaque de la maison forte. Après avoir erré dans la forêt, il retourne au village maintenant désert, et va s'étendre sur le lit de Mona.

Genèse

Après le succès critique du *Rivage des Syrtes* (prix Goncourt 1951, refusé par l'auteur), Julien Gracq entama la rédaction d'un autre roman « intemporel », qui devait évoquer le destin d'une ville assiégée au milieu d'un pays conquis. Mais après trois ans de travail sur ce nouveau roman, Gracq sentit qu'il s'était engagé dans une impasse et il décida alors de s'octroyer du répit en se lançant dans l'écriture d'un récit qui évoquerait la période dite de la « drôle de guerre » (le roman laissé entre parenthèses ne fut jamais repris - une vingtaine de pages en furent publiées sous le titre de *La Route* dans le recueil *La Presqu'île*).

Julien Gracq a expliqué, dans un entretien de 1970, quels avaient été les éléments qui ont déclenché l'écriture de ce récit : *Un balcon en forêt* serait issu de la rencontre de trois facteurs : le désir ancien d'écrire sur l'atmosphère particulière qui régnait en France durant la « drôle de guerre », une longue après-midi de promenade dans les forêts ardennaises en 1955, et, surtout, la lecture d'un passage des *Communistes* de Louis Aragon, dans lequel est décrite une « maison forte » conçue par l'État-major français peu avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, construction dont il ignorait jusque-là l'existence, qui sous son apparence de chalet inoffensif cachait un rez-de-chaussée aménagé en blockhaus. « Il y avait pour moi dans cette image, expliqua l'auteur, un symbole très simple, un condensé significatif qui me parlait beaucoup : la guerre au sous-sol, la paix au premier étage. »

À ces trois éléments il faut également ajouter la propre expérience militaire de Julien Gracq en 1940, et plus particulièrement la découverte du village de Kieldrecht en Belgique, qui lui était apparu comme une sorte « d'Éden pastoral. »

À l'origine, la première partie du récit devait converger vers la description d'une messe de minuit, qui aurait constitué « un chapitre très important, et qui aurait donné au livre, avec l'introduction de cette dimension religieuse, une assiette tout autre ». Mais le projet de cet épisode fut ensuite abandonné, sans doute pour éviter la reprise d'un épisode similaire à celui que l'on trouve dans *Le Rivage des Syrtes* : la messe de minuit dans l'église Saint-Damase de Maremma.

Réception

La critique littéraire fut quelque peu décontenancée à la parution de cet ouvrage qui lui paraissait si différent du précédent, notamment parce que pour la première fois le cadre spatio-temporel était précisément circonscrit et identifiable. André Rousseaux, dans *Le Figaro littéraire* du 6 septembre 1958, regretta que Gracq n'ait pas su transformer une expérience autobiographique pour la transformer en expérience poétique. À l'inverse, certains critiquèrent l'auteur du *Rivage des Syrtes* d'avoir enfin accédé au réalisme. On put même y voir un livre engagé, presque un pamphlet selon Robert Kemp. Julien Gracq, quant à lui, devait réfuter ces jugements dans *Lettrines I* (1967) et se déclarer « foncièrement allergique au réalisme ».

La critique universitaire récente estime quant à elle qu'*Un balcon en forêt* constitue un des sommets de l'art de Gracq ; voire, selon Michel Murat, de la meilleure fiction écrite par l'auteur.

Postérité :

Le metteur en scène Michel Mitrani a réalisé en 1979 sous le même titre une adaptation du récit de Gracq, avec dans les rôles principaux Humbert Balsan (*Grange*) ; Aïna Walle (*Mona*) ; Yves Afonso (*Olivon*) ; Serge Martina (*Hervouet*) et Jacques Villeret (*Gourcuff*).

Un balcon en forêt a été, en même temps que *La Presqu'île*, proposé au programme de l'agrégation de lettres modernes en France en 2008.

- : L'Ardenne :

L'Ardenne est une région naturelle belge, française, luxembourgeoise et allemande située à l'est de la Meuse et de la Sambre et limitée au sud par les plaines de Lorraine et de Champagne.

L'AUTEUR : Julien GRACQ (1910-2007)

Julien Gracq (de son vrai nom Louis Poirier) est un écrivain français, né le 27 juillet 1910 à Saint-Florent-le-Vieil (Maine et Loire) et mort le 22 décembre 2007 à Angers.

Il s'est révélé être un auteur discret, estimant que l'écrivain doit disparaître derrière son œuvre. Inspirée par le romantisme allemand et le surréalisme, l'œuvre de Julien Gracq mêle l'insolite et le symbolisme fantastique. De son vivant, il a été publié dans la collection de la Pléiade (Gallimard) et mis au programme de l'agrégation des Lettres. Il a été traduit en vingt-six langues.

Il fait ses études au Lycée Georges-Clemenceau à Nantes puis au Lycée Henri-IV à Paris, à l'École normale supérieure (promotion 1930) et à l'École libre des sciences politiques. Choissant d'étudier la géographie, il est reçu à l'agrégation d'histoire et géographie en 1934. Durant sa carrière de professeur, il est successivement en poste aux lycées de Quimper, ville où il anime le cercle d'échecs, Nantes, et Amiens. Entre 1942 et 1946, il est en poste à l'Université de Caen, années dont il tirera *Carnets du grand chemin* en 1992. Nommé au lycée Claude-Bernard de Paris en 1947, il enseigne l'histoire et la géographie jusqu'à son départ en retraite en 1970.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il est mobilisé dans l'infanterie. Fait prisonnier en juin 1940, il est rapatrié d'Allemagne à titre sanitaire.

Après le refus de Gallimard, il publie sa première œuvre, *Au château d'Argol*, chez l'éditeur José Corti qui publiera également ses autres ouvrages. André Breton remarque le roman et à sa suite, la critique littéraire. Gracq reste fidèle à la personne de Breton, sans jamais appartenir au mouvement surréaliste. Il écrit d'ailleurs un essai intitulé *André Breton, quelques aspects de l'écrivain* en 1948.

La découverte en 1943 de "Sur les falaises de marbre", le roman emblématique d'Ernst Jünger, est pour Gracq une révélation. Des similitudes stylistiques et thématiques se retrouvent dans les deux œuvres et les deux hommes entrent en relation. Jünger note dans son journal à la date du 2 avril 1980 en évoquant des personnes venues pour fêter son quatre-vingt-cinquième anniversaire : « Avec mes amis parisiens, Julien Gracq était venu : c'est lui qui, après la mort de mon cher Marcel Jouhandeau, écrit la meilleure prose française »

Après avoir publié en 1950 dans la revue Empédocle un pamphlet, « *La Littérature à l'estomac* », sur la situation de la littérature et sur les prix littéraires, Gracq refuse l'année suivante le prix Goncourt pour *Le Rivage des Syrtes*, ce qui provoque une polémique médiatique.

Il publie en 1958 *Un balcon en forêt*, un roman qui prend appui sur son expérience de soldat dans les Ardennes au début de la Seconde Guerre mondiale et qui renouvelle le thème de la naissance de l'amour dans le contexte ambigu et tragique de la « Drôle de guerre ». Touché par le caractère étrange du personnage féminin Mona et de la situation amoureuse, le metteur en scène Michel Mitrani en tire en 1979 une adaptation cinématographique qui conserve le même titre.

À partir des années 1960, il publie plusieurs textes de critique littéraire (Préférences, Lettrines I, Lettrines II, En lisant en écrivant).

Se tenant à l'écart de la vie mondaine parisienne et des médias, il reste fidèle à son éditeur José Corti il n'a changé d'éditeur qu'à l'occasion de la publication de ses œuvres complètes chez Gallimard dans la **Pléiade** en continuant à publier, en particulier des notes de lectures tirées de nombreux « cahiers » qu'il intitule Lettrines, ou encore des récits de voyage ou de promenades, comme *Autour des sept collines* pour Rome en 1988 et *Carnets du grand chemin* en 1992. Sa manière d'écrire, en particulier sa capacité à décrire les paysages, et sa formation de géomorphologue en font une référence pour de nombreux géographes.

Il vit retiré dans son village natal, avec sa sœur aînée, dans la maison de famille de Saint-Florent. Il meurt des conséquences d'un malaise à l'âge de 97 ans, après avoir signé 19 ouvrages qui ont fait de lui une figure majeure de la littérature contemporaine.